

Le Corps furieux



Spectacle (sans texte) conçu et mis en scène par **Jean-Michel Rabeux**

Création en janvier 2009 à la MC93 Bobigny - maison de la culture de Seine Saint Denis

Disponible en tournée à partir de février 2009

Direction de production / Diffusion :

Minijy - Clara Rousseau, Séverine Péan - tél : 01 58 30 77 91

Equipe de réalisation

Le Corps furieux

Création en janvier 2009
à la MC93 Bobigny - maison de la culture de Seine Saint Denis

Disponible en tournée à partir de février 2009

Avec :
Corinne Cicolari
Georges Edmont
Juliette Flipo
Kate France
Marc Mérigot
Franco Senica

(Distribution en cours)

Conception, mise en scène : Jean-Michel Rabeux
Assistanat à la mise en scène : Sophie Lagier
Lumière : Jean-Claude Fonkenel
Direction de production : Clara Rousseau, Séverine Péan

Contact : La Compagnie

Direction de production / Diffusion
Minijy - Clara Rousseau, Séverine Péan
9, rue de la Pierre Levée - 75011 Paris
tél : 01 58 30 77 91 / fax : 01 58 30 77 92 / minijy@free.fr

La Compagnie est subventionnée par
le Ministère de la Culture et de la Communication- Drac Ile de France
et soutenue par la Région Ile de France au titre de la permanence artistique et culturelle

illustrations (par ordre d'arrivée) :
Janmot, 1854, *Le Cauchemar*
Géricault, XIX siècle
Dürer, 1515

Notre corps est furieux

Il est furieux d'être là, sur la terre, furieux de n'y pas être pour toujours, furieux de vivre autant que furieux de mourir. Il est furieux quand il donne la vie, furieux quand il l'ôte, furieux quand il conçoit, autant que quand il assassine. La preuve: quand il accouche il hurle, comme quand il tue, comme quand il jouit.

La fureur de notre corps se retourne contre lui-même très, très souvent. Elle le martyrise, elle l'attaque à la tête, au ventre, à tous ses membres, aux nerfs, aux trachées artères, aux os, au souffle, aux muscles. Alors il court, notre corps haletant, poursuivi, poursuivant, proie prédatrice de lui même. Toutes les nuits il est poursuivi par ses proies du jour, tout le jour par celles de la nuit. Il a faim de ses terreurs.

Il est furieux quand il est misérable, il est furieux quand il est puissant, il se révolte sans cesse contre nous, il nous révolte sans cesse, on ne pense qu'à s'en débarrasser, on ne peut s'en passer. Nous nions l'organique sous prétexte d'obscénité. Mais il est bien là, l'organe. Indéniable. Cette contradiction nous rend furieux contre nos corps. Comment s'étonner de nos cruautés? Comment s'étonner de notre infini besoin de douceur?

Notre corps est lamentable



Le corps est furieux parce qu'il est devant la mort, il est cruel parce qu'il la refuse. Il se punit de sa précarité. Ce que j'aime des hommes, moi, c'est qu'ils sont périssables et non pas éternels. Rappeler notre lamentable faiblesse devant la mort en montrant des corps vulnérables, brisés, merveilleux de jeunesse, merveilleux d'usure du temps, ridicules, crâneurs, inadmissibles, inévitables, voilà le projet secret. Nous allons tous mourir, mais il me semble que cette conscience fait notre grandeur. Nous sommes nés entre la pisse et la merde nous dit Saint Augustin avec le mépris qui sied. Je le prends au mot, nous sommes nés là, du corps, nous mourrons par là, c'est ce qui nous rend souffrants, être nés du néant et y retourner inexorablement. Mais savoir en jouer - et qu'est-ce que le théâtre sinon ça ? - est ce qui nous fait grand. C'est notre matière qui fait notre âme. Amen

Le plateau

Ils sont huit hommes et femmes de tous âges, vêtus en très, très pauvres de nos rues, c'est-à-dire cet empilement de vêtements hétéroclites qu'on leur voit, ex-manteaux de luxe râpés sur survêtements tachés, godasses de sport dépareillées, sans lacet, ficelles, moufles, couvertures, etc. Ils sont hirsutes, sales, barbus. Ils puent. Leurs corps sont dans les doigts crochus de la misère, de la douleur, de la cruauté, de l'amour qui ne se peut pas, et il leur faut sacrément bosser pour échapper à leur condition, et nous faire rire en plus. Dessous tout ça, vêtements, fureur, voracité, ils sont des dieux, égarés sur la terre. On le voit bien quand ils sont nus, ils sont beaux comme l'éternité.

Ils se parlent, se crient dessus, se chantent dessus, mais il n'y a pas de texte, au sens classique du terme, pas de texte pré écrit par moi. Le point de départ du spectacle c'est le plateau nu et non la page blanche. Certes je prépare des scènes, qu'on essaie au plateau, qui se transforment, évoluent, se contredisent, me contredisent, on se sert de tout ça, et voilà le spectacle. Il n'y a pas de texte, mais c'est pareil. Il y a des situations, des intentions, des tensions, des silences, des emportements. C'est du théâtre puisque les âmes s'échangent. Ce n'est pas du théâtre d'images, pas du tout, pas du tout, du tout.

Ainsi vous pourrez admirer, mesdames et messieurs,

Le Corps furieux

Sur la scène traînera du médical ventral, une coloscopie avec écran couleur, ça fera rire tout le monde, je vous assure, pensez-y un peu, des attelles diverses, des corsets orthopédiques, trente mannequins qu'on noie, qu'on engueule, qu'on coïte, qu'on déplace à la fourche, qu'on enterre, ça fera penser à des choses qui font peur à tout le monde. Charnier, mais dont on ressuscite parce que, merde, on emmerde la mort. Nos artistes ne se contentent pas de la manutention de ce tas de cadavres. En sus ils se traînent une bombonne d'oxygène pour leurs poumons assoiffés d'air, ils se fourrent dans des caisses trop petites pour eux, s'écartèlent en grand écart, poussent les chansonnettes, mangent un vrai repas, jouent de la musique et aussi, parfois, dansent. On les allonge sur un billard d'hôpital, dans un cercueil, là où ils sont vaincus, dans un lit d'amour, là où ils se croient vainqueurs, alors qu'ils ne sont que furieux.

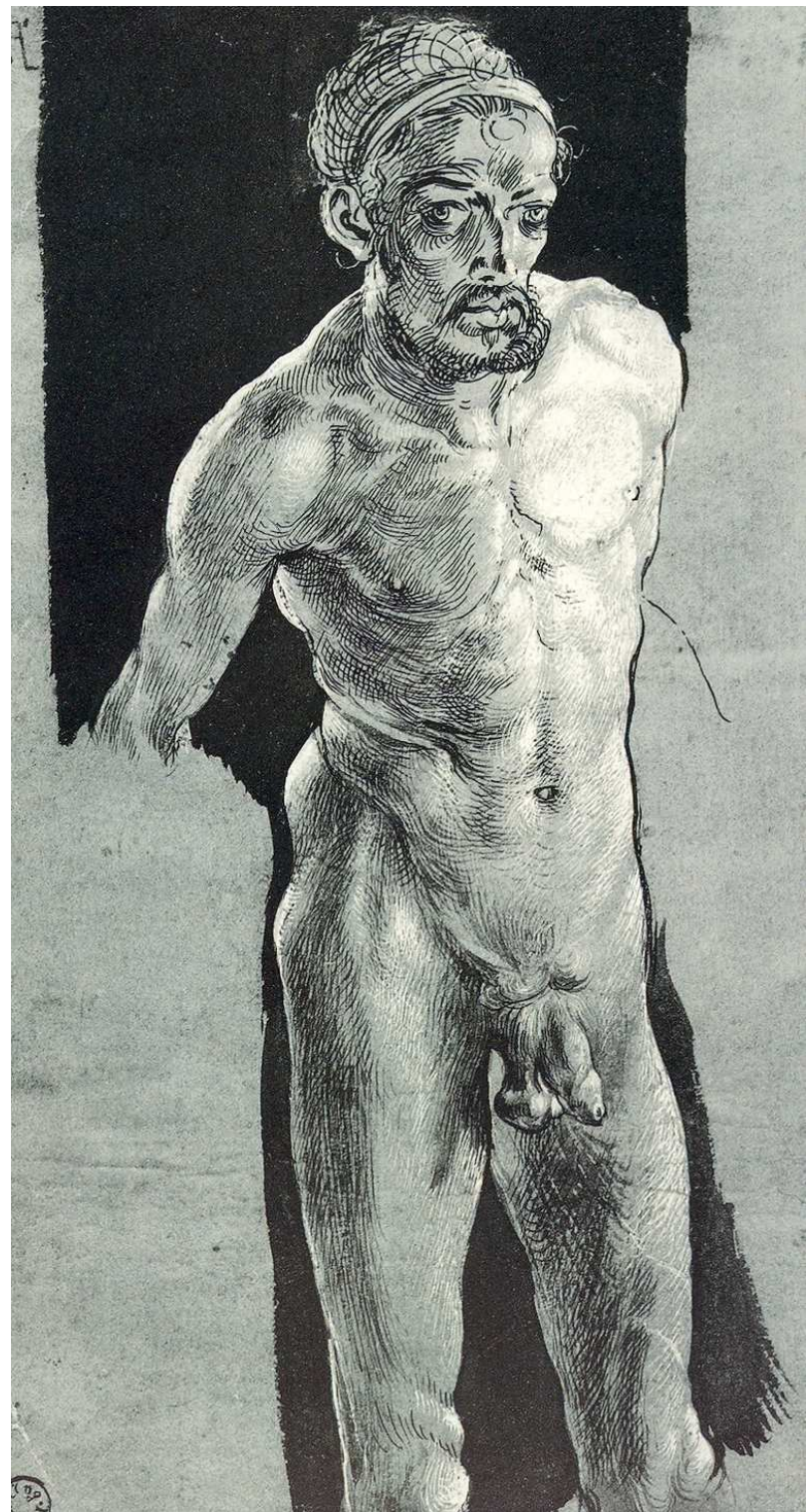
Vous devrez affronter une Méduse de mythologie, une contorsionniste nue à croquer, des musiciens, des chanteurs, un danseur et demi, un repas genre cannibalisme, mais pas pour de bon, des accouchements divers, dont l'un d'un python gros comme ma cuisse, une vieille dame qui fait les pointes, accrochée aux bras d'une enfant qui les fait aussi, et ça doit faire pleurer. Et bien d'autres choses plus extraordinaires encore, qu'on ne peut pas les raconter. Entrez, entrez, il faut payer pour voir.

Et tout ça s'ébattra pour une seule raison qui est sans raison, comme nous nous débattons sans raison le long de notre vie pour finir par finir, en ayant simplement remarqué que l'homme est cruel à l'homme, que le corps est cruel à l'âme, l'âme au corps, remarqué que nos corps commandent le monde, puisqu'ils commandent l'homme, ses débuts parturients et sanguinolents, et ses fins pleines de vers de terre. Et que, malgré tout, très étrangement, nous nous aimons.

Jean-Michel Rabeux
novembre 2007

Le Corps furieux
peut l'être immobile, voyant, sans
âge,
sans rien que sa beauté.

Dürer - Autoportrait, 1515



Parcours

Jean-Michel Rabeux, La Compagnie

Jean-Michel Rabeux s'engagea dans des études de philosophie avant de s'intéresser au théâtre, comme comédien d'abord, puis très vite comme metteur en scène et auteur. Un parcours qui le mène de Racine à Copi traversant l'oeuvre de Molière, Marivaux, Labiche, Durif, Ristat, Pirandello aussi bien que les textes de Sade et de Genet, mêlant classiques et contemporains, revendiquant, à travers cet éclectisme, un théâtre questionneur et décapant. Un théâtre où la puissance des mots, supports de la pensée, de la réflexion, de l'émotion et du désir, n'est rien sans la puissance des corps, exposés non par volonté de provocation gratuite mais, par la nécessité de faire participer l'éros à la représentation théâtrale sur laquelle plane l'ombre de la mort. Ce théâtre traite des corps sur scène comme le ferait un peintre sur sa toile transfigurant la nudité crue de ses modèles (Rembrandt, Vélasquez, Bacon).

Cette préoccupation de la "représentation" du lien intime corps-esprit se retrouve dans l'oeuvre dramatique de Jean-Michel Rabeux de *Déshabillages*, sa première pièce (1983) à *L'Éloge de la pornographie* (1987) en passant par *Légèrement sanglant* (1991) et *Nous nous aimons tellement* ou *Le Ventre*. Toujours un questionnement sur ce que l'on cache ou sur ce qu'il n'est pas convenable de dévoiler, sur le profondément enfoui qui surgit parfois inopinément nous conduisant dans un même mouvement d'un sentiment d'effroi à un troublant éclat de rire.

Auteur (il ne publie pas son théâtre) :

- *L'Éloge de la pornographie*
- *Légèrement sanglant*
- *Nous nous aimons tellement*
- *Déshabillages*
- *Le Sang des Atrides* (adaptation de *L'Orestie* d'Eschyle)

Livres publiés :

- *Les Charmilles et les morts*, éditions du Rouergue
- *Le Ventre*, les solitaires intempestifs

Les Spectacles de La Compagnie

Les spectacles sans texte

- 2000 : *LE LABYRINTHE*,
mise en scène de Jean-Michel Rabeux et Sylvie Reteuna
- 1999 : *LES ENFERS CARNAVAL*
- 1992-1993 : *LE TRAVAIL DU PLÂTRE*
- 1989 : *LE VIDE ÉTAIT PRESQUE PARFAIT*,
mise en scène de Jean-Michel Rabeux et Marc Mériqot

A partir de textes de Jean-Michel Rabeux

- 2008 : *LE VENTRE (nouvelle mise en scène)*
- 2003 : *DESHABILLAGES (COMEDIE MORTELLE)*
- 1997 : *LE VENTRE*
- 1997 : *NOUS NOUS AIMONS TELLEMENT*
- 1996-1997 : *L'INDIEN*
- 1994 : *LES CHARMILLES*
- 1991 : *LÉGÈREMENT SANGLANT*
- 1987-1988 : *L'ÉLOGE DE LA PORNOGRAPHIE*
- 1983 : *DESHABILLAGES*

A partir de textes classiques

- 2007 : *LE SONGE D'UNE NUIT D'ÉTÉ*, d'après William Shakespeare,
- 2007 : *LE SONGE DE JULIETTE*, d'après William Shakespeare,
mise en scène Sophie Rousseau, 51 représentations dans 5 lieux
- 2005 : *LE SANG DES ATRIDES*, d'après Eschyle
- 2004 : *FEU L'AMOUR*, avec trois pièces de Georges Feydeau
(On purge bébé, Léonie est en avance,
Hortense a dit « j'm'en fous ») ;
NE TE PROMENE DONC PAS TOUTE NUE, de Georges Feydeau
- 2001-2002 : *ARLEQUIN POLI PAR L'AMOUR*, de Marivaux,
mise en scène de Jean-Michel Rabeux et Sylvie Reteuna
- 1996 : *SADE : FRANÇAIS, ENCORE UN EFFORT*,
d'après le Marquis de Sade
- 1992 : *PHÈDRE*, de Jean Racine, mise en scène Claude Degliame
- 1990 : *L'AMIE DE LEURS FEMMES*, de Luigi Pirandello
- 1986 : *PHÈDRE*, de Jean Racine
- 1982 : *VAUDEVILLE*, de Labiche, Courteline et Jarry
- 1981 : *LE MALADE IMAGINAIRE*, de Molière ;
LA FAUSSE SUIVANTE, de Marivaux
- 1976 : *IPHIGÉNIE*, de Jean Racine

A partir de textes contemporains

- 2008 : *ONANISME AVEC TROUBLES NERVEUX CHEZ DEUX PETITES FILLES* (reprise), d'après le Dr Zambaco
- 2005 : *EMMENE-MOI AU BOUT DU MONDE*, de Blaise Cendrars
- 2003 : *L'HOMOSEXUEL OU LA DIFFICULTE DE S'EXPRIMER*, de Copi
- 1999 : *MEURTRES HORS CHAMP*, de Eugène Durif
- 1997 : *TENTATIVE DE PIETA*, d'après *L'Ennemi déclaré* de Jean Genet
- 1988-1989 : *LA RÉPUBLICAINE*, d'Hélène Delavault
- 1987 : *CE QUI EST RESTÉ D'UN REMBRANDT DÉCHIRÉ EN PETITS CARRÉS BIEN RÉGULIERS, ET FOUTU AUX CHIOTTES*, de Jean Genet
- 1985 : *LA DOUBLE MORT D'UN CRIMINEL ORDINAIRE*, de Breyten Breytenbach
- 1979 : *ODE POUR HATER LA VENUE DU PRINTEMPS*, de Jean Ristat
- 1978 : *L'IMITATION*, de Mathieu Benezet

- 2006 : *Trans...*
Projet de compagnonnage

« Ce projet de compagnonnage pour quatre metteurs en scène, créé par Jean-Michel Rabeux et Clara Rousseau, est né de la manifestation éponyme « Trans » organisée au mois de juin 2006 au Théâtre du Chaudron (Paris). L'Objectif ? Donner la possibilité à des jeunes gens de pouvoir montrer leur spectacle en étant soutenus par le savoir-faire et l'expérience des deux fondateurs. Ces quatre artistes soutenus se nomment **Sophie Lagier, Cédric Orain, Sylvie Reteuna et Sophie Rousseau**. Voici donc ce qui a donné à ces professionnels généreux l'envie de poursuivre ce projet de compagnonnage, un des vecteurs assumés de la trans...mission. »

ARCADI, La Revue #06 OCTOBRE 2007

Ce projet n'existe humainement et artistiquement que dans une solidarité. Il est le désir de travailler en compagnonnage. Il fait la preuve que la transmission existe, mais aussi que la transfusion, le transvasement, le transbahutage, s'opèrent dans notre art. Qu'on peut crever la bulle de solitude sans rien perdre en singularité, en gagnant en humanité, en force. (Il en faut.). Il se veut surtout, une entraide, une mise en commun des forces des uns et des autres, une douceur. Il veut tenter de briser le cercle vicieux qui empêche un jeune de réaliser ses spectacles. Pour cela il lance des passerelles, des regards. Entre eux et nous, entre eux et eux, c'est-à-dire entre leurs pratiques de plateau. Il lance des passerelles vers des éclairagistes, décorateurs, des musiciens, des techniciens, machinistes, costumiers. Pour que les directeurs, les décideurs politiques soient au plus près possible d'une compréhension du réel.

Jean-Michel Rabeux

Corinne Cicolari

Au théâtre, Corinne Cicolari a principalement travaillé avec Jean-Michel Rabeux dans *Tentative de Piéta* de Jean Genet, *Les Enfers Carnavals* de J. M. Rabeux, *Arlequin poli par l'amour* de Marivaux, *Le Sang des Atrides* d'après Eschylle et *le Songe d'une nuit d'été* d'après Shakespeare.

Elle a également joué au Théâtre du Jarnizy sous la direction de Bernard Beuvelot dans *Fantômas*, dans *Le 17^{ème} de cavalerie lourde*, dans *La Dernière ordonnance*, dans *Après la pluie le beau temps* (textes de Didier Patard), dans *La Cagnotte* de Labiche, dans *La Dindon* de G. Feydeau, dans *Le Legs* de Marivaux.

A Valréas elle joue dans *La Locandiera* de Goldoni mis en scène par Albert Simon.

En musique, elle a créé plusieurs tours de chants tels que : Tour de chant Pierre Mac Orlan, Tour de Chant avec Big Band Jazz, Tour de chant : paroles de JM Rabeux et musique de Laurence Barrère... Elle a également participé au spectacle Carte Blanche à Pierre Grosz au Théâtre du Campagnol.

Elle a travaillé avec Axel Bauer, et a été la chanteuse du groupe Philéas Frog de 1994 à 1999.

Au cinéma, elle a travaillé avec JP Marchand et Jean-Pierre Mocky.

Dernièrement, elle a conçu et interprété un tour de chant *Janis Joplin & Jim Morrison* a capella durant *Trans...* au Théâtre du Chaudron à la cartoucherie à Paris, événement organisé par La Compagnie de Jean-Michel Rabeux, elle a également joué dans *Crave* de Sarah Kane, mis en scène par Sophie Lagier.

Georges Edmond

Avant d'être comédien, Georges Edmond accomplit une carrière de prestige de chef sommelier et caviste. Entre 1957 et 1984, il travaille à La Tour d'Argent, au restaurant La Seine à New York et chez Fauchon à Paris.

Puis, il devient assistant à la réalisation pour Jérôme Abenheimer (*Sombre printemps* d'Unika Zurn et *Enfant et Roi* d'après le journal d'Heroard) et de 1987 à 1989, il suit les cours de Paule Annen qui dirige la compagnie Akminas.

Depuis 1989, il est acteur dans des spectacles mis en scène par Jean-Michel Rabeux : *Les Enfers Carnaval* de Jean-Michel Rabeux, *Nous nous aimons tellement* de Jean-Michel Rabeux, *Le Vide était presque parfait* de Jean-Michel Rabeux, *Le Travail du plâtre* de Jean-Michel Rabeux, *Les Charmilles* de Jean-Michel Rabeux, *L'Indien* de Jean-Michel Rabeux et *L'Homosexuel ou la difficulté de s'exprimer* de Copi, *Arlequin poli par l'amour* de Marivaux et *le Songe d'une nuit d'été* d'après Shakespeare.

Il a également travaillé avec Serges Noyelle dans le Cabaret Nono avec le Styx Théâtre au Théâtre de Châtillon, dans *One days 49* au festival Châlons dans la rue de Châlons sur Soane, dans *Labyrinthe* au Festival d'Oerol (Hollande).

Dernièrement, il a travaillé auprès de Sylvie Reteuna dans *Le Roi Lear* d'après Shakespeare.

Juliette Flipo

Juliette Flippo pratique très tôt la musique (flûte à bec, harpe, chant) et la danse. Suite à sa rencontre avec Sylvie Reteuna et Jean-Michel Rabeux durant ses études de philosophie à Lille, elle s'inscrit aux cours Florent de Janvier 2000 à juin 2001 dans la classe de Stéphane Auvray-Nauroy. Elle poursuit sa formation au conservatoire de Liège (2001/2002), puis à l'école du théâtre des Teintureries de Lausanne (2002/2005) avec comme professeurs : Christian Colin, Claude Degliame, Jean-Philippe Guerlais, Pierre Maillet, Pip Simmons...Elle joue sous la direction de Pierre Maillet (*Les 4 Jumelles* de Copi), Sylvie Reteuna (lecture de textes bruts) et Sophie Rousseau. (*Médée Matériau* de Heiner Müller). Elle est également assistante à la mise en scène pour Sophie Rousseau et Marie Vialle.

Kate France

Kate France a commencé par créer des spectacles en Angleterre avec sa propre compagnie, The Grand Opéra of Oklahoma, qui produisait des petites formes présentées dans des galeries autant que dans les théâtres (*Grace, Nature, Circus*).

Depuis son arrivée en France en 1993, elle a travaillé en tant que comédienne avec Mladen Matéric dans *Le Jour de fête*, et dans *Le ciel est loin la terre aussi*. Pour Jean-Michel Rabeux, elle joue dans *Le Travail du plâtre*, dans *Les Charmilles*, dans *Les Enfers carnaval* et dans *Deshabillages* (textes de Jean-Michel Rabeux), dans *Arlequin poli par l'amour* de Marivaux et dans *le Songe d'une nuit d'été* d'après Shakespeare. Elle travaille également sur la musique de plusieurs de ces spectacles.

Depuis quelques années elle se remet à la création de spectacles, films, et musique. Elle a mis en scène *Paroles d'oiseaux* avec la compagnie de l'Oiseau-mouche et *Les Chroniques Martiennes* avec le collectif Strangelucid. Elle a réalisé *Le Génie des Lieux*, 9 films en collaboration avec Sylvie Reteuna, et, avec Eric Sterenfeld, la conception sonore du *Roi Lear* (mise en scène de Sylvie Reteuna).

Marc Mériqot

Marc Mériqot fait les Beaux-Arts et devient professeur d'arts plastiques et illustrateur.

Il fréquente le théâtre en tant que décorateur et devient assistant pour Jean-Michel Rabeux.

Amicalement poussé par ce dernier il s'enhardit, monte sur le plateau et devient comédien dans les spectacles *Ce qui est resté d'un Rembrandt déchiré en petits carrés bien réguliers et foutus aux chiottes* de Jean Genet, *Le Vide était presque parfait* de Jean-Michel Rabeux, *Le Travail du plâtre* de Jean-Michel Rabeux, *Tentatives de Piéta* de Jean-Michel Rabeux et *Les Enfers carnaval* de Jean-Michel Rabeux, *Arlequin poli par l'amour* de Marivaux, *L'Homosexuel ou la difficulté de s'exprimer* de Copi, *Notre besoin de consolation est impossible à rassasier* de Stig Gagerman et dans *le Songe d'une nuit d'été* d'après Shakespeare .Il travaille également avec Kate France dans *Etrange Lucide* de Kate France, et dernièrement avec Sylvie Reteuna dans *Le Roi Lear* d'après Shakespeare.

2007

Le Songe d'une nuit d'été, d'après William Shakespeare,

2005

Emmène-moi au bout du monde, de Blaise Cendrars

2005

Le Sang des Atrides, d'après Eschyle

1999

Les Enfers Carnaval, spectacle sans texte de Jean-Michel Rabeux

Culture

Shakespeare chez les oiseaux de nuit

THÉÂTRE

A la MC 93 ce Bobigny, Jean-Michel Rabeux met en scène « Le Songe d'une nuit d'été »

Jean-Michel Rabeux a fait un Songe. On n'avait jamais vu ça : avec lui, la nuit d'été remue de toutes les forces du désir, lequel, comme on sait, ne connaît d'autres lois que les siennes. Et cette pièce si souvent montée de manière naïve retrouve sous la baguette de ce magicien trash toute sa force transgressive.

C'est Shakespeare sous acide : un cosmic-trip en lunettes noires pour nuits blanches. Des codes esthétiques qui dans un premier temps peuvent surprendre – on est un peu aux Bains-Douches, dans les années 1980 – mais qui rapidement séduisent par leur beauté miroitante et nocturne. Sous une énorme lune scintillante ressemblant aux boules à facettes des boîtes de nuit se balance une forêt de métal progre à accueillir la *lunacy* qui gouverne les créatures shakespeariennes. Cette part obscure de l'homme, qui lui échappe et que toujours il voudrait engager, domestiquer ou – dans le meilleur des cas – apprivoiser, comme une bête sauvage.

Les dieux, les hommes et les bêtes

Toute la pièce obéit à la logique de l'inconscient, en cette nuit de lune où se mêlent avec un naturel formidable trois intrigues, où se mélangent les dieux, les hommes et les bêtes – lesquels ont en général les mêmes comportements. Thésée, duc d'Athènes, veut épouser Hippolyta, reine des amazones, qu'il a conquise avec son épée. Hermia ne veut pas épouser Démétrius : elle aime Lysandre, qui l'aime. Hélène aurait voulu épouser Démé-



Georges Edmont, Frédéric Giroutru (couché), Gilles Ostrowsky, Kate France, Marc Mériçot. AGATHE POUPENY/PHOTOSCENELER

trius, qui ne l'aime plus : il aime Hermia, qui ne l'aime pas.

Obéron et Titania, roi et reine des fées, se disputent, se jalouent comme un vieux couple, sous l'œil ironique d'une des plus extraordinaires créatures du théâtre occidental, Puck, lutin, esprit, démiurge ou double de l'auteur, « following darkness like a dream », poursuivant l'ombre – métaphore de la scène, dans le théâtre élisabéthain – comme un rêve... Pendant ce temps, des théâtres amateurs répètent, pour le mariage du roi, « la très lamenta-

ble comédie et la très cruelle mort de Pyrame et Thésée ».

De ce sommet de la comédie shakespearienne, écrit autour de 1595, Jean-Michel Rabeux joue tous les vertiges baroques. Subversion de la langue, travaillée en profondeur par nombre d'images sexuelles, que Rabeux restitue sans tabous, avec un humour et une liberté qui flètent par moments la pataphysique.

Et folie du jeu grotesque, anti-naturaliste au possible, tenu de bout en bout par l'ensemble de la troupe, excellente,

Claude Degliame (Hippolyta, Obéron) et Kate France (merveilleux Puck), en tête. Inversion des sexes, échange des rôles, logique du travestissement poussée au maximum, costumes d'oiseaux de nuit : chassés-croisés du désir où chaque dimension – bestiale, humaine, divine – joue son rôle.

Rabeux affole toutes les boussoles du masculin et du féminin, rendant le jeu de combinatoires créé par Shakespeare plus étourdissant encore : les couples se composent et se recomposent dans tous les

sens. Masculin et féminin dialoguent à l'intérieur de chaque personnage, puis-que le même comédien peut jouer deux rôles, l'un féminin, l'autre masculin, et à l'intérieur de chacun bousculer encore les codes traditionnels – ceux du pouvoir et de la séduction, notamment.

Grande prêtresse

C'est le cas pour Frédéric Giroutru, qui joue Thésée et Titania, et de l'incroyable Claude Degliame, vieille complice du metteur en scène, qui est à la fois Hippolyta et un Obéron qui se transforme à vue, père Ubu gonflé de son importance (et de son costume-coque) devenant grande prêtresse de la nuit en robe scintillante. Extraordinaire liberté du théâtre élisabéthain, qui veut que l'on puisse passer ainsi d'un rôle à l'autre, et que chaque être humain – et le comédien plus que les autres, bien sûr – contienne tous les possibles, toutes les dimensions de l'homme.

Jean-Michel Rabeux viole certes un peu Shakespeare, mais il lui fait un bel enfant, à la fois bâtard et légitime : on a rarement vu spectacle en intelligence aussi profonde avec le grand Will, sa relation organique entre le théâtre et le monde, l'homme et le cosmos, la vulgarité la plus vitale et la poésie la plus haute. Une fois « revivifié dans le fourneau de la nuit », ce Songe procure un ineffable sentiment de jouissance : celle de la liberté – du théâtre, du désir et de l'imaginaire. ■

FABIENNE DARGÈ

« Le Songe d'une nuit d'été », de William Shakespeare. Adaptation et mise en scène : Jean-Michel Rabeux. Avec Corinne Cariani, Claude Degliame, Hugo Dillon, Thomas Durand, Georges Edmont, Kate France, Frédéric Giroutru, Marc Mériçot, Céline Millé, Romaine Lottin, Gilles Ostrowsky, Christophe Sanger et Marie Vallo. MC93 1, bd Lénine, Bobigny (Seine-Saint-Denis). M Bobigny Pablo Picasso. Tél. : 01 41 60 22 77. Lundi, mardi, vendredi et samedi 20 h 30, dimanche à 15 h 30, jusqu'au 3 avril 10 h 30 à 23 h. Durée : 2 h 15. Paris, en art, à Sète, Dailly, et Arles.

Libération

Théâtre. Jean-Michel Rabeux bouscule «Le Songe d'une nuit d'été» et s'attache au versant charnel de la pièce.

Sexy Shakespeare

«Le Songe d'une nuit d'été»

D'après Shakespeare.

de Jean-Michel Rabeux.

MC 93 de Bobigny, jusqu'au 3 avril.

Télex : 01 41 60 72 72.

Etonnant que Jean-Michel Rabeux ne se soit pas attaqué plus tôt au *Songe d'une nuit d'été*, tant la pièce de Shakespeare avec sa tripotée d'elfes, ses mises en abîme théâtrales et ses chassés-croisés amoureux - où hommes, dieux et bêtes se mêlent à la faveur de la nuit - offre un terrain de jeu tout trouvé pour ce metteur en scène du désir et de la sensualité.

Vinyle. Foin de petites fleurs, de papillons et de costumes kitsch, c'est dans le monde de la nuit et de ses excès (plus *baekroom* que clair de lune) que Rabeux campe la comédie. Néons blafards, espace tout en vinyle noir et look gothique, donnent d'entrée le ton. Dès avant la première réplique, ça partouze sec dans la grande salle du palais.

On s'en rend vite compte, le texte s'est un peu fait bousculer. Le metteur en scène, qui n'est pas du genre à prendre des gants avec le patrimoine, a franchement taillé dans le vif et se sert de la pièce de Shakespeare, qu'il monte pour la première fois, comme d'un

matériau. Il abrège les répliques, les dépouille de leur lyrisme romantique, pour recentrer le tout sur le versant charnel.

Gonflé. Ce faisant, Rabeux en rajoute dans l'enchevêtrement initial du texte en distribuant les mêmes comédiens dans des rôles en miroir. Ainsi, Claude Degliame - muse et actrice fétiche aux félures vocales reconnaissables entre toutes -, qui joue Hippolyta, la promise de Thésée dans le monde des hommes, endosse par la suite le costume d'Obé-

refiler à Hippolyta et lui donner ainsi plus de consistance qu'au personnage original.

Parodie. Tout cela est assez gonflé, souvent drôle, car joué et plutôt cohérent dans l'ensemble, même si l'on regrette à plus d'une reprise que la langue de Shakespeare se soit un peu égarée en route. Tout n'est pas d'égalité qualité, il y a des longueurs, des moments où la parodie lasse. Mais Kate France, actrice *so british*, fait une Puck délicieuse. C'est sans doute à l'endroit du théâtre dans le théâtre

- dans les scènes - dans les scènes - où les artisans répètent dans la forêt «la très très très la-mentable comédie

de la très très cruelle mort de Pyrame et de Thisbé», traités sur le mode grotesque - que Rabeux s'est le plus lâché. C'est aussi là que ça marche le mieux. Peter Quince s'appelle ici Péteur Coince, Bottom devient Nick Lecul, le tailleur Starveling, Depipe, etc. multipliant savoureusement les jeux de mots. Le metteur en scène s'amuse à intervertir les sexes et les rôles, allant jusqu'à piquer des répliques à Thésée pour les

MAÏA BOUTELLET

Le Songe d'une nuit d'été de William Shakespeare, mise en scène Jean-Michel Rabeux
 Jusqu'au 3 avril à la MC93 de Bobigny, tél. 01.41.60.72.60, www.mc93.com

Du Shakespeare en boîte de nuit, un *Songe* version dance-floor : c'est la première incursion, assez crue, de Jean-Michel Rabeux chez le dramaturge élisabéthain. "Aah, j'ai envie de pioncer". Il soupire d'aise, repu, satisfait, un peu étourdi quand même par ses exploits sexuels. Tel est le sieur Bottom, un des héros les plus sympathiques imaginés par Shakespeare, rebaptisé Nick Lecul dans la version assez crue que donne Jean-Michel Rabeux du *Songe d'une nuit d'été*. Précisons qu'un lutin facétieux a transformé en âne le bon gars avec tous les attributs de cet animal, d'où ce coût aussi désopilant qu'épique avec Titania, la reine des fées, qui laisse notre ami sur les rotules. Pour pénétrer dans cette fantasmagorie échevelée, ce monde du rêve et de la nuit conçu par Shakespeare, Jean-Michel Rabeux

nous a d'abord fait franchir un mur du son lesté d'infrabasses. Shakespeare en boîte de nuit ? *Le Songe* version dance-floor ? C'est un peu ça. Dans un univers glacial dominé par le noir et le blanc apparaissent des personnages munis de bouteilles gonflées comme des bulles auxquelles ils s'abreuvent goulûment, évoquant au premier abord quelque tribu noctambule qui tiendrait de Bruegel revisité par Tim Burton. Ainsi le Bois de la nuit, cet espace magique où règne le pouvoir des fées, n'est autre qu'une piste de danse où pendent de long tubes métalliques figurant des arbres. Fidèle à l'esprit de l'auteur, la mise en scène bouscule à loisir les points de repère - certains héros masculins étant interprétés par des femmes et vice-versa. Au centre, la pulsion du désir, d'un éros quasi à l'état sauvage auquel Shakespeare s'amuse à lâcher la bride. L'amour ne rend pas tant aveugle que visionnaire. L'amoureux, comme le fou, comme le poète, voit avec les yeux de l'imagination, nous dit l'auteur.

Ce monde cul par-dessus tête, transfiguré par l'intense circulation du désir qui transforme et transporte plus vif que l'éclair, chamboulant toutes les données, présente les uns et les autres comme les jouets de quelque caprice incontrôlable. Alors tout devient grotesque, outré, ridicule, déformé, monstrueux jusqu'au fou rire sous le regard narquois d'Obéron, le roi des fées, campé par une magistrale et drôlissime Claude Deghame, et du lutin Puck interprété par une Kate France particulièrement en verve. Pas de doute, avec cette première incursion dans l'œuvre de Shakespeare, Jean-Michel Rabeux est tout à son affaire.

Hugues Le Tanneur



Michel Garbier

Claude Degliame, actrice selon le cœur de Cendrars

THÉÂTRE

« Emmène-moi au bout du monde !... » est joué au Théâtre de la Bastille jusqu'au 18 février

Elle surgit comme une panthère noire, sur l'étréite passerelle de métal que lui a ménagée son metteur en scène-dompteur-adorateur. Fauve au milieu de nous, spectateurs, qui, peut-être, allons la dévorer comme on dévore les monstres au théâtre. Robe noire, bas noirs, cheveux noirs : un peu Piaf, un peu Marguerite Moreno, un peu Barbara, Claude Degliame va, pendant un peu plus d'une heure de haute intensité, nous emmener dans les méandres fabuleux d'un texte de Blaise Cendrars, *Emmène-moi au bout du monde* !...

Dernier roman écrit par le poète-bourlingueur avant sa mort, en 1961, *Emmène-moi*... s'embarque pour une contrée plus étrange et fascinante encore que toutes les autres : le théâtre. Le metteur en scène Jean-Michel Rabeux a choisi d'adapter les quatre premiers chapitres de ce texte trop peu connu – des amateurs de théâtre, notamment –, dans lequel Cendrars exprime son amour et son respect profond pour la fonction sacrée de ce monde où « les frontières ne sont pas fixées entre le réel et l'illusion » – on voit bien là d'ailleurs en quoi il a pu fasciner l'auteur de *La Prose du Transsibérien* qui, question réel et illusion, s'y entendait pour brouiller les pistes.

Et ce texte lascif et gouailleur, Jean-Michel Rabeux l'offre à une comédienne elle aussi méconnue, Claude Degliame. La voilà donc dans la peau de Thérèse Eglantine, actrice de 79 ans sur le point de faire son retour triomphal au théâtre dans *Madame l'arsovaïte*. Dans la peau du texte de Cendrars, surtout, au sens plein et entier du terme, tant cet *Emmène-moi au bout du monde* !... tient de l'opération vaudou, capable de faire naître par enchantement des personnages et des



Claude Degliame. TRISTAN JEANNE-VALES/AGENCE ENCIERANG

images mentales d'une force et d'une étrangeté peu communes.

Claude Degliame sera donc Thérèse, vieille peu très indigne qui vient de passer la nuit avec un légionnaire « levé » aux Halles, et comédienne géniale – crue, sublime, ridicule, grandiose, posée, offerte. Dans cet extraordinaire manège de théâtre de mousseline noire à la traîne interminable, bordé de plumes, dans lequel elle s'enroulera, elle sera aussi « Tontoune », la copine de Thérèse, mystérieuse « présidente » cul-de-jatte servie par un non moins mystérieux serviteur noir, avec qui elle accomplit de tout aussi mystérieux voyages aux allures de rituels initiatiques.

Joyau interlope et nocturne

À la fois animale et humaine, féminine et mâle, belle et monstrueuse, grecque et japonaise (les très anciennes traditions théâtrales sont ici discrètement convoquées), à la fois nue et masquée, marquée, tatouée, le corps offert à l'écriture comme aux blessures, Claude Degliame donne ici la pleine mesure de son grand talent. Elle nous emmène au bout d'un vertige, où la vie et l'imaginaire se mêlent en une série de métamorphoses : celui de cette mystérieuse alchimie qui voit un

être humain inventer ses rôles et ses personnages. Et c'est là que se rejoignent le théâtre et Blaise Cendrars, inlassable inventeur de ses multiples vies.

Jean-Michel Rabeux a trouvé le dispositif scénique idéal, loin de toute illustration, avec cette passerelle de métal installée au milieu des spectateurs, et que Claude Degliame arpente comme pour dompter le Minotaure. Tout cela fait d'*Emmène-moi au bout du monde* !... un joyau interlope et nocturne, très éloigné des productions chics, lisses et décoratives en vogue, et, de ce fait, d'autant plus précieux. Ceux qui l'auront vu en cet hiver parisien se souviendront de cette rencontre Thérèse Eglantine - Claude Degliame, comédiennes, tragédiennes-monstres. Comme l'écrit Cendrars, « *tés sont les prestiges du théâtre : on entre de plain-pied dans un monde inhumain, chez les monstres sacrés* ». ■

FABIENNE DARGÈ

Emmène-moi au bout du monde !... de Blaise Cendrars. Mise en scène : Jean-Michel Rabeux. Avec Claude Degliame. Théâtre de la Bastille, 76, rue de la Roquette, Paris-11^e. M^e Bastille. Tél. : 01-43-57-42-14. Du mardi au samedi à 19 h 30, dimanche à 15 h 30, jusqu'au 18 février. De 12,50 € à 19 €. Durées : 1 h 30.

petite mort

EMMÈNE-MOI AU BOUT DU MONDE !

DE BLAISE CENDRARS, ADAPTATION

ET MISE EN SCÈNE JEAN-MICHEL RABEUX

À Paris

Inrockuptibles

08/14 FEV 06

Avec un Cendrars d'une absolue crudité, Jean-Michel Raboux offre à la magnifique Claude Degliano une partition de rêve. "Vérole !... disait l'homme", tandis que les gnons pleuvent, que le dard pilonne et qu'un dernier devenu superfétatoire annonce le XO espéré en allant rouler sous le mobilier. "Des coups, des caresses, des morsures, des crachats... le viol !... et elle râlait, gloussait, gémissait, soucouillait, proférant des injures et des gros mots, gueulant, provoquant la volupté qui allait fondroyer son partenaire."

Comme un ultime baroud d'honneur qui ridiculiserait les ravages du temps et cette théâtralité qui, avec les années, gagne toute chose, madame Thérèse, celle qui, au Théâtre Français il y a près de cinquante ans déjà, avait été jugée trop jeune et trop maigre pour jouer Phèdre, tenait enfin sa revanche... et son Hippolyte avec le vit de ce légionnaire en perne qui tardait à lâcher son sperme.

En ouverture d'*Emmène-moi au bout du monde* !, Blaise Cendrars saisit la lutte fulgurante de deux corps, la décrit avec la minutie d'un combat épique dans lequel aucune prise n'est indigne, s'agissant d'atteindre des sommets où l'art d'écrire n'a d'autre choix que de se réclamer de la pornographie. Il accorde à Thérèse, en couronnement de la victoire sans prix de se faire encore bouret à 79 ans, l'inattendu bouquet

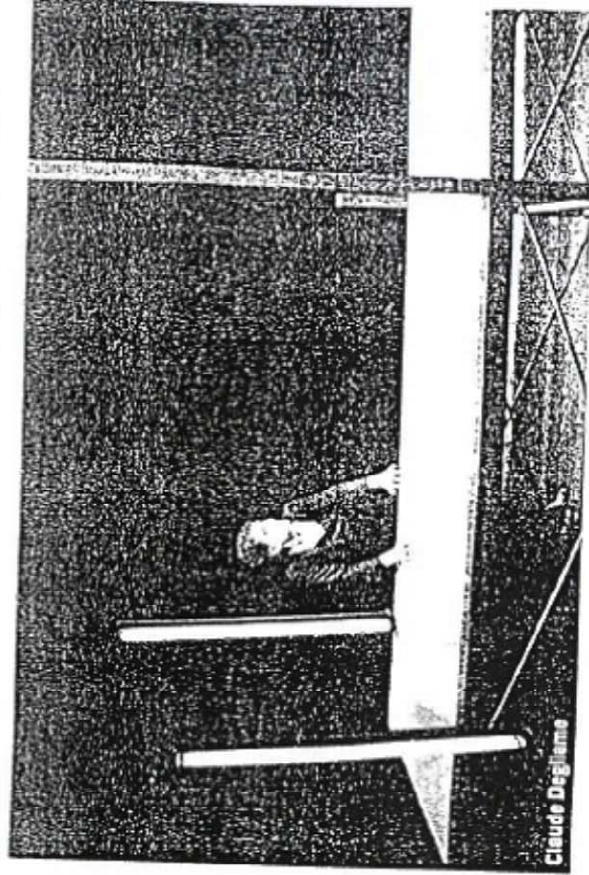
d'une éjaculation qui ne pouvait être autre qu'une gerbe de vomit... Jean-Michel Raboux monte Cendrars, les quatre premiers chapitres de cet *Emmène-moi...*, son livre testamentaire. "Le mal aime par certains parce que le malsonnant sans doute. C'est vrai qu'il dissuade. Il est vieux, Blaise, il s'en fait de ce que l'on va penser. Iofn, iofn, très loin de la mort qui approche".

Des hôtels de passe aux caniveaux du carreau des Halles charmant leur lot d'ordures et à ces devantures de boucheries remplas de têtes de veau au regard vide, Cendrars use en documentariste du ventre de Paris pour cadrer l'extravagante descente aux enfers d'une comédienne qui transforme sa dernière apparition sur scène en une apothéose trash et un défi à la Fau-chense qui devra, si elle veut l'emporter, venir la chercher sous les feux de la rampe.

Un tapis rouge pour la magnifique Claude Degliano, qui fait son miel de cette langue enfievrée dans une mise en bouche pourmande qui échappe à la vulgarité, trouve dans chaque mot la justesse de ses impuretés. C'est en reine que, en longue robe surchargée de strass et de perles, elle arpente, entre ciel et terre, le podium qui l'expose au public. Sans prétendre l'incarner, elle tend la main à Thérèse, elle est sa mort et son défensou, sait que chaque soir elle lui doit le climat, pour qu'avec ce noir qui précède les applaudissements elle échappe en jouissant aux tourments des vivants.

Patrick Sourd

Jusqu'au 15 février au Théâtre de la Bouffle, Paris XII.
tél. 01.43.57.42 14. www.theatre-bouffle.com



Claude Degliano

Théâtre. A la Bastille, un texte de Cendrars servi par la puissance vocale de la comédienne Claude Degliame.

Dans le couloir de l'amour vache

Ensemble-moi au bout du monde!
de Blaise Cendrars. Théâtre de la Bastille, 76, rue de la Roquette, 75011.
01 4337 4214, Jeudi 18/02, 19h30.

Où se trouve le bout du monde? A l'une ou à l'autre des extrémités de la passerelle métallique que Claude Degliame arpente avec une sidérante santé sous la conduite de son compagnon, le metteur en scène Jean-Michel Rabeux?

Pour adapter les quatre premiers chapitres d'un des ultimes ouvrages du poète Blaise Cendrars, l'homme à la main coupée né suisse en septembre 1887 et mort français en janvier 1961, le couple a adopté un dispositif scénique aussi simple qu'exposé: un étroit couloir éclairé par des

rampes de néon verticales, qui tranche le public en deux parties égales. Robe et lunettes noires, silhouette reptilienne, Claude Degliame s'empare de la scène sous des allures de Garbo décaquée, comme sortie d'une essoreuse.

Nous rejoignons Thérèse Eglantine, 79 ans, tragédienne au long cours, «la plus grande de tous les temps», revenue de tous les foyers et de tous les succès, à sa sortie matinale d'un hôtel de passe. Elle se hâte, hagarde, vers la salle de répétition où elle arrivera, comme il sied à son talent, en retard. Les lunettes de soleil n'ont rien d'une coquetterie, cachant, lorsqu'elle nous fait la grâce de les ôter, deux immondes coquards aux nuances violacées.

De quel aparté aussi masculin qu'intime sort-elle donc pour se trouver en cet état? Cendrars nous renseigne, sans léziner sur les précisions: «*Et elle râlait, gloussait, gémissait, roucoulait, proférant des injures et des gros mots, gueulant, provoquant la volupté qui allait foudroyer son partenaire, y prenant une part active, quoique rebelle, pour mieux*

l'accaparer et en jouir sans perdre une goutte en un point secret de son être porté à l'incandescence... cependant que, là-haut, l'homme n'arrêtait pas de lui flanquer des gnons, de la tourner et de la retourner, toujours emmanchée, de la faire virer plusieurs fois sur elle-mé-

me comme empaalée sur un pivot, de lui foutre le vertige, si bien que la femme ne savait plus au juste où elle en était quand sa tête revint comme une vessie pour la deuxième fois au tapis, le talon nu de l'homme lui portant une rouste sur le nu-

Robe et lunettes noires, reptilienne, Claude Degliame s'empare de la scène sous des allures de Garbo décaquée, comme sortie d'une essoreuse.

seau, ce qui lui fit sauter son dentier de la bouche, lequel dentier faillit s'abîmer avant d'aller rouler sous un fauteuil, alors que le beau dard du mâle la brûlait à une profondeur insoupçonnée...» Pour clore cette séance d'amour vache, la Thérèse, outrageusement po-

chée, ne trouve rien de mieux que de se refléter une beauté en contemplant son reflet dans la vitrine d'une boucherie où s'étalent des iêtes de veau au regard éteint.

Cette accumulation horrifique ne s'embarrasse pas d'accessoires gore, souvent chers aux mises en scène de Rabeux. Ici, les mots se suffisent à eux-mêmes, tant celle qui les profère recèle de puissance d'évocation. Jouant de tous les registres d'un précieux instrument à cordes (vocales), qui décline avec fluidité une tessiture apte à passer du baryton au soprano, Claude Degliame maintient une heure durant une tension propre à réjouir un public tétanisé. ◀

ALAIN DREYFUS

Théâtre. A Paris, une adaptation tout en retenue de Jean-Michel Rabeux.

Eschyle, de chair et de sang

Le Sang des Atrides
Drame de Eschyle, adaptation de Jean-Michel Rabeux. Théâtre de la Bastille. Mar-sam à 21h, dim à 17h.
Anoptiar 3 avril. Reins.: 01 43 57 42 14.
Au TNT (boulevard) du 12 au 16 avril.
Reins.: 06 03 49 56 56.

Un homme sombre mâchonne des petits morceaux de viande grillée; à l'avant-scène, une femme repose dans un vaste lit blanc. Pareil à celui d'un chien, le râle rauque d'un agonisant emplît bientôt l'espace. L'instant d'après, la femme gémit, en proie à un cauchemar. Et l'homme, qui vient de dévorer ses enfants, aura la gorge tranchée.

Adapté d'une manière très limpide par Jean-Michel Rabeux, à partir des deux premiers volets de *Oreste* d'Eschyle, *le Sang des Atrides* ressasse l'implacable répétition du sang par le sang comme une hantise venue du fond des âges. Celle qui crache son dernier souffle, c'est Iphigénie, vierge sacri-

curieusement, sur un sujet pareil, Jean-Michel Rabeux le provocateur fait plutôt dans la retenue. Il plante la situation à mi-chemin entre la familiarité du présent et une atmosphère archaïque de barbarie et de magie noire. Le texte, porté par une traduction très simple, nous parvient comme écrit par un contemporain, tenu à distance par le travail des comédiens qui interprètent pas leurs personnages mais les montrent devenus étrangers à eux-mêmes.

Corps marqués. Lit, armoire, porte, tous les éléments de décor du drame bourgeois y sont, reliés entre eux par un cordage qui, même lorsque les meubles sont déplacés, dessine l'hypothèse d'une maison perméable à la malédiction des dieux. A cet espace, magnifiquement pensé par le scénographe Pierre-André Weitz, s'ajoute un sol de terre battue rouge sombre comme gorgée du sang de l'Histoire.

On retrouve la prédilection du metteur en scène pour des corps marqués, mais cette fois sans exhibition (même

lorsque les femmes se déchangent le poitrine, attrahent ici maternel d'avantage qu'érotique), plutôt le signe d'êtres pareillement pour suivis jusque dans leur chair par un destin trop lourd. Aucune autre couleur que le rouge de la robe d'Iphigénie ne vient rompre le noir du plateau et des costumes, comme si la nuit s'était pour toujours abattue sur l'humanité.

D'entrée, il règne une atmosphère de folie, un barlesque de cauchemar, où excelle Claude Degliano, en Clytemnestre ballucinée auprès de Miloud Khetib, vieux roi plein de fatigue et de mépris. Et ainsi jusqu'aux derniers mots, lamentation remplie d'humanité d'une mère devenue ombre par l'épée du matricide. →

MAÏA BOUTELLET

Liberation

26 MARS 05

Le texte, porté par une traduction très simple, nous parvient comme écrit par un contemporain, tenu à distance par le travail des comédiens.

fiée vêtue de son sang, qui hante sans relâche les rêves de sa mère, Clytemnestre. «Le sang de mon père doit couler pour racheter le mien que mon père fit couler.»

Cycle infernal. Après dix années de guerre avec Troie, voici qu'un nouveau cycle infernal de meurtres s'enclenche dans la maison des Atrides, métaphore de la famille humaine en perpétuel abattoir. Qu'Agamemnon se flâte d'avoir ravagé Troie («*Il a retourné son sol à brisé ses autels, saccagé ses temples. Il a anéanti la race entière du pays. Alléluia! Ce* pensée du Rwanda, de la Tchétchénie, d'autres génocides, nous assaille. Après le meurtre, la dépouille noire du roi sera jetée au sol, comme exhumée d'un charnier.

Télérama

02 MARS/08 MARS

LE SANG DES ATRIDES

D'après Eschyle, mise en scène de Jean-Michel Rabeux. Durée : 2h00. A partir du 4 mars, 17h (dim.), 21h (ven., sam., mar.), Théâtre de la Bastille, 76, rue de la Roquette, 11^e, 01-43-57-42-14. (12,5-19 €).

TTT Théâtre de corps autant que de sentiments, les créations de Jean-Michel Rabeux font depuis quelques années figure d'événements. Non seulement il obtient une remarquable cohésion de ses comédiens, mais il arrive à parer son audacieuse adaptation de la tragédie d'Eschyle d'une magie vénéneuse. Il imagine ainsi des rituels funèbres d'une beauté si convulsive qu'on les croirait nés dans un passé immémorial. Que l'on écoute les récits hagards des Atrides ou que l'on assiste à leurs crimes, on est saisi d'un délectable effroi.

20-26 MAI 1999

Sortir

Télérama



Fabienne Pascaud

Les Enfers carnaval

Conception et mise en scène Jean-Michel Rabeux. Durée : 1h35. Et si, après la mort, on continuait à prendre du bon temps et à souffrir ? Jean-Michel Rabeux nous entraîne à sa façon (qui ne ressemble à celle de personne, même si elle évoque par instant le théâtre dansé de Pina Bausch...) dans des enfers où l'on ne dédaignerait pas de séjourner pour l'éternité. Même si les supplices y sont fréquents. Ce qui n'est pas toujours fait pour déplaire... Se déplaçant avec une grâce douloureuse, huit hommes et femmes vêtus d'effolantes robes décolletées rouges tuent le temps en s'inventant des vertiges. L'une raconte avec la voix de la petite fille anglaise qu'elle fut autrefois un terrifiant conte d'Andersen, une autre pousse la rençoine, d'autres précipitent leurs congénères dans une machine à broyer belle à damner la vertu. Des musiques entêtantes ajoutent au chœur qui persiste longtemps après la fin de la représentation.

Joshka Schildow

Jusqu'au 5 juin, du mardi au samedi, 21h - Réservations : 24 et 33 bis
Théâtre de la Bastille, 01 43 57 42 14

♥ Les Enfers carnaval
de Jean-Michel Rabeux
Représenter l'au-delà sans
tomber dans les clichés galvaudés
n'est pas un exercice facile. Jean-
Michel Rabeux prend soin de les
tourner en dérision dans une peinture
à la fois grotesque et tragique : la
grande faucheuse est devenue une bè-

Observateur



Les Enfers Carnaval

tonneuse, moyen le plus efficace pour ramener l'homme à la poussière originelle. Dans cette étrange allégorie, la vie de la matière prend des allures inquiétantes, lorsque les silences deviennent aussi assourdissants que le bruit des marteaux.

du 12 au 18 mai 1999

Le Béton

LES ENFERS CARNAVAL

de et par Jean-Michel Rabeux

jusqu'au 5 juin

au théâtre de la Bastille

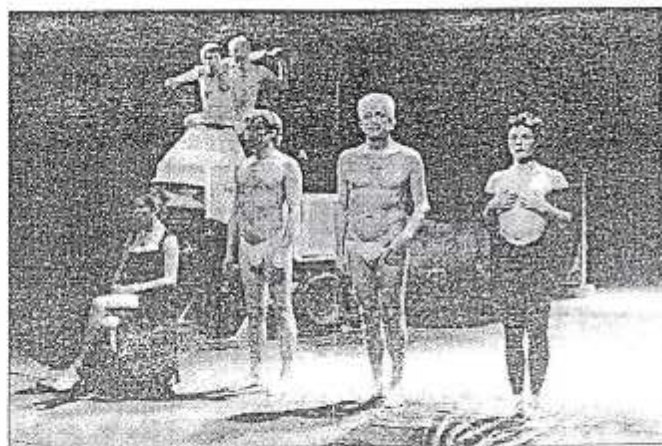
L'enfer comme un cycle infini de vie et de mort. La mort en chantier, ou les travaux à perpétuité d'un groupe d'individus étranges. Vêtus de robes d'épais velours rouge, armés de pelles, ils vont passer chacun leur tour par la gueule béante d'une bétonnière. A leur corps défendant, bien sûr, aussi leurs camarades devront-ils les y aider à grands coups de pelle. Après avoir été broyés, ces corps sont métamorphosés en oiseaux de basse-cour. Certains sont mutilés, et on assiste ainsi à une drôlissime danse de troncs. Après tous ces efforts, les cycles se poursuivent inexorablement. Du sable est introduit dans la bétonnière, tandis qu'apparaissent des sarcophages dans lesquels les comédiens vont couler du béton (du vrai !). A la fin, ils sont démoulés et dressés sous forme de stèles imposantes. Un spectacle pratiquement sans paroles, dont la beauté nimbée de mystère s'offre dans une crudité sans fard.

Massacre d'enfer à la bétonnière

On ne s'ennuie pas dans l'enfer conçu par Jean-Michel Rabeux. Surtout quand la grande faucheuse prend ses habits fin de siècle de bétonnière.

Pos de répit pour les damnés de l'enfer. Dans la chaleur de la nuit éternelle, on n'en finit pas d'y mourir. Comme dans *Les Enfers carnavalesques* que propose Jean-Michel Rabeux, concepteur de cette pièce « post Jérôme Bosch », qui semble dire : sur la terre comme aux enfers, même combat ! Car l'image décapante et pratiquement sans légende qu'il balance, ce diable de metteur en scène, c'est que du côté du Styx, les créatures sont prises de mouvements perpétuels qui valent leur pesant de résiné et de coups de pelle dans la gueule.

Dans quelle espèce d'espace nous entraîne Rabeux ? Un au-delà où tout romantisme – très à la mode ces derniers temps – est délicieusement dissout dans l'acide le plus vif. En fond de scène, des loupottes vertes laissent deviner des grands panneaux grillagés. Silence, inquiétant, jusqu'à ce gazouillis de rossignols qui sonne comme un réveil malin (bien lire malin). Agitation de basse-cour, grillage qui tombe avec fracas, gyrophare... Des hommes et des femmes s'ébrouent et se montrent en tenue de soirée, les uns comme les unes



Rien à faire pour échapper à la machine infernale qui vous transforme en momie de béton !

en grande robe de velours pourpre largement décolletée et affublés de gants de protection XXL. Et pendant qu'un individu vient s'asseoir au premier plan et se met à mimer une conversation avec un « ailleurs » étrange, le reste de la troupe sue sang et eau pour pousser une bétonnière, une vraie avec sa ferraille, sa cuve tournante et son moteur qu'il faut lancer en tirant violemment sur un filin. Le grand chantier de la mort se met en place avec la bétonnière dans le rôle de la grande « faucheuse » !

Tout la troupe va y passer, de gré ou de force, dans cette broyeuse infernale. Sur la scène, les quatre filles et les cinq garçons ne composent pas des personnages. Ils n'ont pas de passé si ce n'est que très fugitivement ou de façon allusive et n'ont qu'un avenir concret : la mort, encore et encore. Une fille se lance-t-elle dans un rock des-

troy (chanson de Janis Joplin) au micro pendant que d'autres derrière dansent une sorte de french cancan : au béton. Une autre voit-elle du sang partout (elle dit quelques tirades de *Macbeth*) : au béton. Les garçons connaissent le même sort. La bétonnière ne s'arrête jamais longtemps. Rabeux ne laisse pas de temps mort à ses acteurs : ils s'habillent, se déshabillent, se transforment en anges petitement ailés ou en grosses dindes, racontent des contes à dormir debout, chantent, font de la musique de fanfare, dansent. Bref, la mort avec Rabeux ne manque pas de souffle et de rythme grinçant. Et quand ils mettent tous la main à la pâte de la bétonnière pour remplir des cercueils de ciment, c'est pour faire apparaître des momies géantes. Seules traces de l'homme qui, malgré son ingéniosité, reste bien nu devant la mort.

JEAN-PIERRE BOURDIEF